

devient un stimulant qui nous fait faire des efforts pour regagner le temps perdu.

Notre plan devient alors pour nous comme une horloge dont l'aiguille nous montre à chaque instant si nous devons nous hâter ou si nous pouvons nous arrêter pour donner quelques explications ou faire faire quelques exercices supplémentaires.

Qu'on ne dise pas que cette nécessité d'enseigner telles et telles choses dans un temps déterminé est contraire au principe fondamental de tout enseignement, particulièrement dans l'instruction primaire, principe que nous avons rappelé bien des fois, et d'après lequel il faut s'attacher à bien enseigner plutôt qu'à beaucoup enseigner.

Ceci pourrait avoir lieu si l'on avait conçu un plan ambitieux, trop étendu, et bon seulement pour le petit nombre des élèves les plus heureusement doués, pour ceux qui ont des facultés en quelque sorte exceptionnelles ; mais si le plan adopté est basé sur l'expérience, s'il est vraiment approprié à l'intelligence de la grande majorité des élèves, on ne court plus le risque de mal enseigner en voulant enseigner dans un temps déterminé. Cela peut arriver cependant, pour quelques esprits très-lents ou dont les facultés sont très-bornées ; mais avec ces esprits, tout enseignement est défactueux, à l'exception de l'enseignement individuel qui est impraticable dans une école. Avec eux, il n'y a pas d'autre ressource que de les faire revenir en arrière ou de donner, quand c'est possible, quelques explications ou quelques petites leçons particulières en dehors des heures de classe.

Ajoutons enfin que, quand il se sent forcé de presser le pas pour arriver à temps au but prescrit, un maître intelligent ne s'astreint pas servilement à faire voir dans le temps qui lui reste toutes les autres parties du programme, au risque de faire voir tout très-mal ; il sait faire un choix parmi ces parties, se bornant à celles qui sont les plus essentielles, et dont l'ignorance laisserait une lacune fâcheuse dans l'esprit des enfants, et passant sous silence ce qui est moins important et ce qui peut être omis sans répandre de l'obscurité sur ce qui doit suivre.

Ces premières observations présentées, nous allons exposer comment les matières de l'enseignement primaire paraissent pouvoir être réparties entre chaque année du cours triennal. Rappelons toutefois que ce cours en trois années est une nécessité que nous subissons. Nous croyons avec tout le monde que, plus les divisions sont nombreuses, mieux l'enseignement est proportionné à la force des élèves, et, par conséquent, plus les progrès sont rapides. Nous préférierions donc de beaucoup un cours de cinq années à un cours de trois.

Mais, forcé de nous renfermer dans les limites de ce qui est praticable dans le plus grand nombre des écoles, c'est-à-dire dans celles dont les besoins doivent plus particulièrement nous préoccuper, nous acceptons le classement des élèves en trois divisions comme étant celui qui, pour les raisons indiquées, présente encore avec le moins d'inconvénients la plus grande somme d'avantages. Cependant ce que nous venons de dire montre déjà que, lorsque ce sera possible, ou, en d'autres termes, lorsque le maître aura les moyens de se faire aider ou suppléer, le classement en cinq divisions devra être préféré. Dans ce cas, deux divisions, la première et la deuxième, devraient être subdivisées, et les matières indiquées pour chacune réparties entre les deux subdivisions.

Dans la revue à faire de ces matières afin d'en opérer la répartition entre les trois divisions du cours triennal, on peut procéder de deux manières, soit en prenant chaque branche d'instruction à part et voyant ce qu'on doit en enseigner dans chacune des trois années, soit en examinant ce que doit comprendre l'enseignement de chaque division. L'un et l'autre de ces procédés a ses avantages ; le premier donne

une idée plus exacte de l'enseignement de chaque faculté ; mais le second fait mieux comprendre l'ensemble des études dans les différentes divisions, il permet de mieux saisir le point où l'élève est arrivé au bout de chaque année.

Cette considération nous semble importante en instruction primaire, où les enfants passant dans les écoles un temps assez variable, il importe d'organiser l'enseignement de telle sorte qu'à une époque quelconque ce qu'ils auront appris fasse un tout complet en soi. Nous donnerons donc la préférence à la deuxième manière, tout en présentant en résumé, comme moyen de vérification, la distribution de chaque branche d'étude entre les trois divisions.

Faisons d'abord une remarque au sujet de la lecture et de l'écriture, qui ne sont guère que des instruments, mais qui sont, comme tels, le moyen presque indispensable de l'acquisition des autres connaissances.

Sans être un savoir proprement dit, la lecture et l'écriture ont, comme moyens ou comme obstacles, une importance fondamentale dans l'enseignement primaire. Si jamais les enfants en acquièrent les premières notions dans la famille, et s'il ne vient plus dans les écoles que des élèves qui les possèdent, comme c'est le cas pour les classes élémentaires des collèges, le principal obstacle à une bonne organisation de cet enseignement aura disparu. Mais, sans nous occuper de savoir si ce temps viendra un jour, quand la famille sera elle-même plus instruite et que les parents comprendront mieux leur mission, qui est d'être les premiers instituteurs de leurs enfants, voyons ce qu'ils est possible de faire aujourd'hui.

L'enfant qui ne sait pas encore lire est incapable de rien étudier seul, pas même son livre de lecture ; voilà ce qu'aucun maître ne doit perdre de vue. Cette seule considération, si on l'avait bien présente à l'esprit, suffirait pour faire comprendre combien est vicieuse l'organisation d'une école où les jeunes enfants passent une grande partie de la journée un syllabaire à la main. Ce système n'est pas seulement une énorme perte de temps pour les élèves ; l'ennui qu'il fait éprouver est encore plus fâcheux, parce qu'il leur inspire de l'éloignement pour l'école.

Si l'enfant qui ne sait pas encore lire ne peut rien étudier seul, celui qui ne sait pas écrire, ne peut faire aucun devoir : il lui est donc impossible de prendre part à aucune leçon où il y aurait ensuite un travail à faire.

De ces deux considérations résulte cette première conséquence, que notre troisième division ou celle des enfants qui ne savent ni lire ni écrire, loin d'être abandonnée à elle-même pendant une grande partie de la journée, comme c'est trop souvent le cas, doit être, au contraire, l'objet de soins continuels ; elle ne doit pas rester un instant sans en recevoir de quelqu'un qui puisse occuper utilement les jeunes enfants qui la composent.

De là aussi, pour l'instituteur qui doit se partager entre ses trois divisions, la nécessité de se faire aider pour la division élémentaire. Une école ne saurait donc bien fonctionner tant que le maître n'aura pas réussi à former quelques élèves qui puissent lui servir de moniteurs.

Nous sommes loin de nous exagérer la valeur des moniteurs comme moyen d'enseignement. Nous regardons, au contraire, le mode mutuel qui repose presque exclusivement sur l'emploi des moniteurs comme un système insuffisant ; nous savons que l'intelligence sera toujours très-peu cultivée par de simples élèves chez qui elle est encore peu développée, et que, lorsque des maîtres instruits et habiles ont déjà tant de peine à faire comprendre les choses à l'enfance en variant leurs explications d'une infinité de manières, un élève sans expérience, qui sait tout au plus les expliquer passablement de la seule façon dont il les a comprises lui-même, ne sera jamais qu'un bien médiocre suppléant. Mais enfin, mieux vaut pour ces jeunes enfants un moniteur qui les occupe même d'une manière très-imparfaite,